





**KILLING ME  
SOFTLY**



JACKY SCHWARTZMANN

# KILLING ME SOFTLY

ROMAN

LA  
MANUF

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue  
et être tenu informé de nos publications,  
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

[contact@lamanufacturedelivres.com](mailto:contact@lamanufacturedelivres.com)

ISBN 978-2-38553-220-8

[www.lamanufacturedelivres.com](http://www.lamanufacturedelivres.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Séverine...

« Elle est à côté de moi quand je me réveille,  
Elle a sûrement un contrat avec mon sommeil.  
Elle est là même où mes pas ne me guident pas,  
Et quand je suis pas là, elle met mes pyjamas.  
Elle est plus que ma vie, elle est bien mieux que moi,  
Elle est ce qu'il me reste quand je ne fais plus le poids. »

*Je ne vous parlerai pas d'elle*  
Jean-Jacques Goldman



*« Ce n'est pas parce qu'on a été violée à l'âge de 3 ans qu'on doit, en plus, avoir une vie de merde. »*

Marie Laforêt



## RAMAYA

Les festivals de musique m'ont toujours ennuyé. Ils sont l'équivalent, pour le foie gras, d'une quinzaine promotionnelle chez Système U. Rock en Seine n'y échappe pas, malgré une programmation de qualité. Mon immense regret est que je ne serai plus là dimanche, pour le concert de Baxter Dury. Un réel crève-cœur, moi qui suis fan. Voilà le genre de gars capable de me faire me déhancher, sur une piste de danse, ou seul dans mon salon. Je vous parle d'une dynastie, d'une lignée royale dont le premier monarque a été le King: Elvis I<sup>er</sup>.

Le groupe Måneskin, je ne connais pas. Ce sont de jeunes Italiens en passe de devenir un groupe monstre, à l'image de Queen ou de Kiss. Je ne parle que du nombre de spectateurs lors des tournées, pas de leur musique. Pour commencer, excellent storytelling. Les trois garçons et la fille se sont rencontrés au lycée, à Rome. Vous savez, c'est ce groupe qui a

remporté l'Eurovision, en 2021, et dont les membres ont été filmés pendant la cérémonie en train de s'envoyer des traces de coke sur la table basse. Un bon point pour eux. C'est cent fois plus punk et iconoclaste que ces adolescentes qui lancent de la soupe sur une œuvre de Van Gogh, dans un musée de pays occidental où aucune peine n'est sérieusement retenue contre ce type d'infraction, euh pardon... d'action. Qu'elles aillent faire la même chose en Chine ou en Corée du Nord.

Donc, sur le papier, cette bande me plaît.

Le leader est tatoué partout, a une gueule d'ange et le regard de Ceaucescu lorsque les premiers sifflements ont retenti sur la place de la République, à Bucarest. Fine moustache à la Errol Flynn, il dégage un vrai truc. Sans hystérie, il enchaîne les chansons en marchant, nonchalant, et a ce truc des bêtes de scène, indéfinissable. Une sorte de grâce animale, envoûtante. On a envie d'être lui en sachant que cela relève de la science-fiction. Il est d'un autre bois, il est né pour être une rock star. Alors que le concert en est à la cinquième ou sixième chanson, je le soupçonne de s'emmerder, ce qui ajoute encore à son charisme. Trente mille spectateurs sont en train de l'aduler et il s'en branle.

C'est la fille qui joue de la basse. Aucun intérêt. Son unique jeu de scène consiste à se mettre à

genoux devant le guitariste, dont l'unique jeu de scène est de se mettre à genoux devant la bassiste. Ainsi, à de nombreuses reprises, ces deux-là sont à genoux l'un en face de l'autre. Ils grimacent beaucoup. Jouer de la musique est une souffrance qui équivaut à une crise de goutte, pour elle, à une crise d'hémorroïdes, pour lui. Damiano, le leader des Måneskin, les surpasse, même s'il surjoue la complicité en leur passant une main sur l'épaule ou dans le dos, de temps à autre.

Je m'intéresse au guitariste. Insupportable. Il est resté dans le schéma détestable des années 1970, où la plupart des morceaux de musique étaient similaires, avec ce pavé de solo de guitare en plein milieu. C'est ce qui a fait que les chansons étaient si longues, dépassant régulièrement les sept minutes. Des chansons obèses, à cause de ce putain de solo de guitare, prétentieux, presque dédaigneux. Regardez comme je suis virtuose. Ce travers a atteint son paroxysme avec des musiciens tels que Santana, Joe Satriani, ou ce con de Steve Vai. Ces gens ont cru que la musique était une performance.

Le guitariste de Måneskin en fait des caisses. Il s'appelle Thomas. Il devait être moche, au lycée. On le prenait pour un gland sans savoir que, eh ben ouais, il y avait du Jimi Hendrix en lui. Sacrée revanche. Il est vrai que ce monosourcil qui lui

barre le front n'est pas des plus avantageux. Et sa mine boudeuse donne envie de l'entarter. Chaque note jouée lui arrache une grimace, comme s'il était sur le trône un lendemain de choucroute bien arrosée. Le public l'adule. Tas de veaux. Et dire que dimanche je ne serai plus là pour voir Baxter Dury...

Le badge STAFF qui pend autour de mon cou me donne accès à tous les lieux de Rock en Seine, y compris les backstages, où les musiciens s'empiffrent de cocaïne et/ou se détendent en se faisant sucer par de jeunes admiratrices à la culture musicale douteuse. J'approche assez les Måneskin pour constater que Thomas est aussi laid qu'une vieille cousine du Haut-Doubs. Damiano a du chien : Thomas a du cochon d'Inde. Les filles ne s'y trompent pas, d'ailleurs, puisqu'une bonne demi-douzaine entoure le chanteur, laissant Thomas seul sur un fauteuil en cuir, sa guitare électrique sur le torse. Combien de teufs se sont terminées de la même façon, lorsqu'ils étaient lycéens ? Toutes, certainement. Injustice suprême de la beauté. Je profite de ce moment de solitude que traverse Thomas pour l'aborder. Je lui demande le plus naturellement du monde si ça lui dirait de goûter la meilleure cocaïne de Paris. Je ne suis pas aussi canon que son pote Damiano, mais, et sans

me vanter, j'ai un physique agréable doublé d'un sourire sincère et chaleureux. J'inspire confiance.

Intéressé, Thomas arque le côté droit de son monosourcil démesuré. Je crois que je n'en ai jamais vu d'aussi fourni. Je bloque dessus. L'image fugace d'un monoski, qui a bénéficié d'un inexplicable engouement dans les années 1980, me traverse l'esprit et m'amuse. Le monosourcil de Thomas est aux sourcils ce que le monoski a été au ski alpin. Une hérésie. Une erreur monumentale.

Thomas se lève, pose sa guitare sur le fauteuil et me suit. Dans un anglais que je maîtrise à peu près, je lui avoue le considérer comme un génie de la gratte, aussi impressionnant que le grand Steve Vai. Sourire hautain, il accepte le compliment, il le valide.

Nous trouvons un coin de comptoir dégagé, sur le foodtruck dédié aux artistes.

Je sors le sachet de ma poche de veste et étale une belle ligne, que Thomas s'envoie d'un grand coup de narine. Il relève la tête, sourit niaisement, puis grimace. Il porte une main à sa poitrine, au niveau du cœur. Il s'appuie sur moi, pour ne pas tomber. Thomas ne comprend pas ce qui lui arrive et c'est normal. J'ai omis de lui dire que ce n'était pas de la coke, mais de l'héroïne pure. C'est la première fois que j'utilise ce *modus operandi*. Je suis très

satisfait. Il vomit, il est complètement schlass, le regard d'Arielle Deux balles quand elle a chanté à la cérémonie d'ouverture des JO de Paris. Je glisse un bras sous l'aisselle de Thomas et l'attire vers les toilettes sèches. Personne autour de nous ne s'inquiète d'un guitariste hagard avec du vomi sur la chemise. C'est tellement commun.

Je ferme la porte des W-C derrière nous. J'attrape le cou de Thomas et lui enfonce la tête dans le bac de sciure. Je le maintiens aussi longtemps qu'il le faut. Il se débat un peu, mais son physique de panini ne lui permet pas de se libérer de ma poigne. Il a cette fois les jambes écartées, dans une parodie de grand écart facial. Il me fait penser à la photo d'Afric Simone, sur la pochette du 45 tours Ramaya, que j'écoutais en boucle, enfant. En un peu moins de deux minutes, Thomas meurt, étouffé. Prestation moins longue que son dernier solo de guitare, sur scène, tout à l'heure, mais beaucoup plus originale. D'une certaine façon, je viens de rendre service au rock'n'roll.

## LA PÉDOPHILIE, C'EST PLUTÔT MAL VU

Dans la salle d'attente du cabinet Vignoli et Associés, je tue le temps en scrollant sur mon smartphone. Sur un site d'information, certains titres d'articles attirent mon attention. Une femme transgenre condamnée pour viol n'ira pas dans une prison pour femme... le Pape estime que l'homosexualité est un péché... un sauveteur déclare ne pas regretter son acte héroïque malgré l'amputation de ses deux jambes. Et puis, cette nouvelle stupéfiante : Elvis Presley n'a pas succombé à un arrêt cardiaque, il est mort de constipation chronique. Ben merde alors... Le King souffrait d'une maladie héréditaire provoquant le manque de mobilité des intestins. On aurait pu l'opérer pour réduire son côlon, mais il a refusé. Et très franchement, si vous vous mettez une minute à la place d'Elvis Presley, est-ce que vous accepteriez, vous, qu'un

chirurgien de Memphis ou de Las Vegas vous ouvre le ventre pour y pratiquer une colectomie ? Évidemment non. Son standing, ses costumes, ses bijoux, tout cela n'était en rien compatible avec ce type d'intervention.

Je suis choqué d'apprendre que, lors de son autopsie, on a retrouvé dans son colon des selles vieilles de quatre ou cinq mois. La lecture entière de l'article m'apprend, encore, ce qui nous vaut ce scoop morbide : la sortie d'un livre écrit par le médecin personnel d'Elvis, George Nichopoulos. Je n'ai rien contre les Grecs, mais en choisissant pour médecin un gars qui se nomme George Nichopoulos, est-ce qu'Elvis n'a pas creusé sa propre tombe ?

Elvis... associé à de sales histoires de mobilité des intestins et de taille du côlon.

Où va le monde ?

Ce n'est pas aujourd'hui que je pourrai répondre à cette question, puisque Pierre-Jean passe la tête par la porte de son bureau et m'invite à le rejoindre. Il ne vieillit pas. Les cheveux et la barbe de trois jours de couleur poivre et sel, voilà l'unique concession qu'il a accordée à l'âge. Je sais qu'il approche de la soixantaine, pourtant je n'y crois pas. Trop svelte, la peau tellement rose, si peu de rides et l'œil encore pétillant. Je ne l'ai jamais vu boire

de vin, y compris au restaurant. Le tabac, inimaginable, et les drogues, quelles qu'elles soient, de la science-fiction. L'hygiène de vie, voilà son bain de jouvence. En revanche, si vous pensez que ce type est une crème, détrompez-vous. La dernière chose que j'ai envie de faire sur cette terre est de le trahir, ou ne serait-ce que le décevoir. Physiquement, je ne crains rien. J'ai appris les rudiments de certains sports de combat qui, s'ils ne font pas de moi un adversaire infaillible, me rendent toutefois assez dangereux. Je connais plusieurs façons de tuer un homme à mains nues, et je ne parle pas de le massacrer à coups de poing. Si je crains Pierre-Jean, c'est en raison de son entregent, de ses connaissances, dont j'ignore quasiment tout, mais qui s'étendent de la voyoucratie la plus dégueulasse jusqu'aux couloirs de certains ministères. On ne s'attaque pas à Pierre-Jean Vignoli, on ne le déçoit pas.

C'est d'ailleurs tout ce que j'ai à dire sur le bonhomme. Le reste est secret.

Il passe derrière son bureau, tend la main en direction de la chaise qui lui fait face. Je m'installe et attends. Le crachoir, c'est lui.

– Comment vont tes femmes, Madjid ?

– Bien. L'atelier de Blandine est plein à craquer. Elle n'arrête pas.

– Il faut dire qu'elle est dans le bon quartier. Rue Saint-Honoré, y a une sacrée clientèle.

– C'est sûr.

– Et Camille ? Ça lui fait quel âge ?

– Elle a 14 ans cette année. Elle est en 3<sup>e</sup>.

– Ça file, hein ? Elle sait ce qu'elle veut faire ?

– Commissaire-priseur. Enfin, peut-être...

– Ah ! Y a du droit ! Elle pourra faire un stage chez moi. Et elle aimait bien, euh... nos amis musiciens ?

– Mâneskin ? Oui. Disons qu'elle écoutait avant, plus jeune.

– En tout cas, je tiens à te féliciter, une fois encore. Le guitariste est officiellement mort d'un accident dû à une consommation excessive d'héroïne.

– Oui. Tombé dans les vapes la tête la première dans le bac de sciure.

– Ça fait penser à John Bonham, nan ? En à peine moins classe quand même.

– C'était un gars de Led Zeppelin lui, c'est ça ?

– Oui. Le batteur. Il est mort en s'étouffant dans son propre vomi. Il s'est endormi assis, cuité à mort.

– C'est le cas de le dire.

– Oui. En effet... Bon, écoute, j'ai un nouveau truc pour toi. C'est spécial. Je sais que tu t'en fous un peu, mais pour une fois, tu vas avoir affaire à un salaud. Tu vas rendre service à l'humanité.

– C'est-à-dire ?

– C'est un pédophile. Le client est une de ses victimes. Il paie cher car il demande un, comment dire... supplément. Il veut être présent.

– C'est compliqué. Mon job consiste à ce que personne ne connaisse mon visage, c'est la base...

– Je sais. Tu fais comme d'habitude : la barbe. Je vais pas t'apprendre le métier.

\*

Les gens normaux seraient étonnés d'apprendre à quel point il est facile de déjouer n'importe quel portrait-robot : je me laisse pousser la barbe avant d'agir, pour la raser aussitôt après mon *intervention*. Quelques accessoires supplémentaires suffisent à brouiller définitivement les pistes, comme des lunettes de vue à verres neutres, ou une casquette NY. Le simple fait de passer, par exemple, d'un costume trois pièces à un survêtement Sergio Tacchini, provoque déjà un quasi-AVC chez un témoin oculaire lambda. Vous ajoutez l'effet barbe, c'est la sécurité assurée, garantie sur facture. L'unique léger inconvénient est que Blandine, mon épouse, dès lors que je laisse de côté mon rasoir, sait que je vais partir en *mission*. L'occasion pour elle de me cuisiner, me lancer des piques, multiplier

les allusions lourdes à des séries ou à des romans d'espionnage, clin d'œil complice à l'appui. Cela fait quinze ans que nous nous aimons et vivons ensemble et elle ignore, bien sûr, quel est mon métier. Aux questions qu'elle me pose de temps à autre, je déduis qu'elle m'imagine à la DGSE ou à la DGSI. C'est flatteur, je dis pas, et ça m'arrange bien, donc je la laisse croire. Car ce présumé secret, frappé du sceau des services de renseignement français, l'oblige, elle aussi. Persuadée d'être la femme d'un agent, elle en assume les devoirs, le premier d'entre eux consistant à garder le silence sur mes activités. D'une certaine façon, Blandine est patriote.

Je l'observe à travers la vitre de l'atelier et ne peux réprimer un sourire.

La scène : Blandine à quatre pattes, devant une statue de gorille grandeur nature, dont les orteils ont disparu. Il faut savoir que sur les statues, ce sont toujours les extrémités qui morflent. Les saintes vierges perdent leurs mains, les apollons, leur bite. Eh bien, maintenant nous le savons, les gorilles galèrent avec leurs orteils. Ce que je peux aimer cette femme ! Même là, dans son jean déchiré et hors d'âge, son T-shirt JEAN-JACQUES GOLDMAN TOUR 88, avec le bandana crade qui maintient ses cheveux, elle est à tomber. Pas maquillée, le plâtre

mélangé à la sueur lui fait une trace dégueulasse sur le front. Pourtant, je ne voudrais d'aucune autre épouse.

Alors que je m'apprête à pousser la porte de l'atelier, je reçois un coup dans le dos. On me pousse, sans ménagement. Paris, quoi. Je me tourne parce que, avec mon job, on ne sait jamais. Mon agresseur, en quelques chiffres: 1,58 mètre, 43 kg, pointure 39. L'autre amour de ma vie, Camille. Notre fille.

– Espèce de pervers, t'es en train de reluquer ma mère ?

– Elle a l'air pas mal. Elle est célibataire ?

– Eh ! C'est pas une gourgandine, OK ?

Depuis plusieurs mois maintenant, Camille s'amuse à utiliser des mots ringards. Cela va des insultes, comme *freluquet*, à des expressions comme *il manque pas de toupet celui-là !* Elle trouve ça drôle. Elle ne dit jamais *merde*, mais *saperlipopette*. À *putain*, elle préfère *pétard*. Elle en est arrivée à effectuer des recherches, quasiment un boulot de linguiste, afin de déterrer des mots que l'on n'utilise plus.

– Bon, on rentre non ? Je me gèle les blanches...

– Ah, c'est nouveau ça.

– J'ai trouvé ça sur un site d'argot. Ça veut dire les...

– Oui c’est bon, je sais.

Blandine termine rarement avant 19 heures, si bien que Camille et moi sommes chaque soir de corvée de bouffe, ce qui se traduit, bien souvent, par un Deliveroo. Déterminer si ce sera de l’italien, du japonais, du thaï ou de l’alsacien, voilà à quoi se résument nos compétences en cuisine. Et ce n’est pas ce soir que nous allons nous ambiancer avec les casseroles, car Camille n’est pas au sommet de sa forme. Évidemment, je la connais par cœur. Je sais déchiffrer ses grimaces, deviner son humeur. Et là, pas terrible. Quelque chose aujourd’hui, dans notre impitoyable monde, a contrarié ma fille adorée. À moins que ce ne soit quelqu’un. Elle a cet âge où l’on découvre les codes de l’amitié, les usages en amour, les façons de faire et de dire. L’âge où l’on vexe sans le vouloir, où l’on commet des impairs. On croit tout irréparable. Camille idéalise la moindre activité, qu’il s’agisse de politique internationale ou du choix entre un œuf à la coque et un œuf dur. Ajoutez les hormones, qui s’amusent à inonder ce petit corps, de véritables tsunamis de poudre acide, comme celle qu’on trouve dans les bonbons en forme de soucoupe.

Soucieux de l’apaiser, et afin d’éviter toute explosion d’organes dans notre cuisine, je lui propose un thé. Les adolescents sont des êtres

qui ne considèrent les adultes que nous sommes de trois manières : gênants, aigris, ou intrusifs. De toute façon à côté de la plaque, à côté de leur plaque. Je tente un « Ça a été ta journée ? » Elle pousse un soupir aussi long qu'une année de lycée pour un cancre.

– À ce point-là ? je lui demande.

– J'ai eu un souci, chez le principal, au collège... Vous allez être convoqués, je crois.

– Tu crois ou... ?

– Nan, en fait, c'est sûr.

– Pour quel motif ?

– J'ai insulté Violette. C'est une fille de la classe, une intello...

Des parents qui appellent leur enfant Violette, déjà. Et pourquoi pas Aubergine ? Je me garde bien de partager cette réflexion avec Camille. Avant de la soutenir pleinement, il convient de connaître les tenants et les aboutissants.

– Tu lui as dit quoi ?

– Je l'ai traitée de grosse pute.

– Hein ? Toi ? Je m'attendais à une insulte un peu plus... stylée, comme tu dirais.

– Oui, mais c'est vraiment une grosse pute.

J'ignore ce que Camille fera plus tard dans la vie. À un moment, elle a évoqué le Droit, à Panthéon-ASSAS, espérant poursuivre à l'École du Louvre

afin de devenir commissaire-priseur. Plus jeune, elle imaginait qu'elle pourrait être la première star française de K-pop, nous reprochant au passage de ne pas être sud-coréens. Genre, on est vraiment des ringards de n'être que français. Elle n'exclut de son cursus à venir ni la chirurgie cardio-vasculaire, ni le journalisme, ni les sciences politiques. Quand je repense aux options qui s'offraient à moi, au même âge... À Barbès, très peu de mes camarades connaissaient les termes *cardio* et *vasculaire*. Au mieux, ils auraient estimé qu'il s'agissait d'une nouvelle technique de gainage. Je suis tellement heureux que ce soit ma fille qui bénéficie de cette vie, et non moi. Je sais que c'est idiot de le penser, mais à mon avis, elle le mérite plus que moi. Elle n'a encore rien accompli, en dehors de chercher sur internet des insultes de darons, pourtant elle le mérite. Et la seule question qui me hante est la suivante : qu'est-ce qui me rendrait le plus fier, qu'elle soit chirurgienne ou chanteuse de K-pop ?

Je pense qu'on ne s'est pas trop plantés, avec Blandine, au niveau de son éducation. Équilibre à trouver entre la protéger et l'élever, lui donner raison, lui prêter tort. Cette fois encore, je suis prédisposé à la défendre devant le principal de son collègue. Je dois en savoir plus.

– C'est ce qu'on va dire au dirlo ? je lui demande.  
Notre fille a traité Violette de grosse pute parce  
que c'est une grosse pute ?

– Ben ouais.

– Ben nan.

– Elle se fout de ma gueule. Elles sont trois,  
quatre... Parce que je sors des vieilles injures. Elles  
disent que je veux me rendre intéressante.

– Et elles, non ?

– Elles sont premières de la classe. Leurs parents  
bossent dans le cinéma ou à la radio. Je les déteste.

– On va dire au principal qu'elles te harcèlent,  
si tu veux.

– Nan. Ce sera pire.

– Tu veux que je la bute ?

– Toi, Papa ? Tu me fais rire, tu ne ferais pas de  
mal à une mouche...



## Du même auteur

### ROMANS

*Bastion*, Éditions du Seuil, 2025

*Le Théorème du kiwi*, L'École des loisirs, 2024

*Shit!*, Éditions du Seuil, 2023  
Le Livre de Poche, 2024  
(lauréat du prix Le Point du Polar européen)

*Plan de vol*, Éditions Faction, 2023

*Kasso*, Éditions du Seuil, 2021  
Le Livre de Poche, 2023

*Le Coffre*, avec Lucian-Dragos Bogdan,  
La Fosse aux ours, 2019  
Points, 2021

*Pyongyang 1071*, Éditions Paulsen, 2019

*Pension complète*, Éditions du Seuil, 2018  
Points, 2019

*Demain c'est loin*, Éditions du Seuil, 2017  
Points, 2018  
(lauréat du prix Jean Amila-Meckert)

*Mauvais Coûts*, La Fosse aux ours, 2016  
Points, 2017

*Bad Trip*, Hugo et Cie, 2008  
Pocket, 2009

#### BANDE-DESSINÉE

*Stop work - Les Joies de l'entreprise moderne*,  
scénario de Jacky Schwartzmann,  
dessin de Morgan Navarro, Dargaud, 2020

*Habemus Bastard - 1/2 L'être nécessaire*,  
scénario de Jacky Schwartzmann,  
dessin de Sylvain Vallée, coloriste Elvire De Cock,  
Dargaud, 2024

*Habemus Bastard - 2/2 Un cœur sous une soutane*,  
scénario de Jacky Schwartzmann,  
dessin de Sylvain Vallée, coloriste Elvire De Cock,  
Dargaud, 2024





ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD

DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

CORINNE BERNARD

CORRECTION

BRUNO RINGEVAL

COMPOSITION

CORLET IMPRIMEUR

IMPRESSION

ALICE MARTIN

COMMUNICATION ET COMMERCIAL

ALEXANDRE BLOMME

RELATIONS PRESSE

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS

DIFFUSION ET DISTRIBUTION

AGENCE TRAMES

CESSIONS DE DROITS

LES LIBRAIRES

COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2026

